

Réponse n° 3 au questionnaire de Guy Aurenche

Bonjour à vous,

J'ai lu avec intérêt votre courrier posté sur *Garrigues et Sentiers*, avec d'autant plus d'intérêt que votre appel est fait sous forme d'un questionnement et donc d'une ouverture à des réponses forcément diverses. Je préfère ceci à de nombreux appels à pétition ou manifestations que l'on a vu dans le courant de l'année 2009 : même s'ils avaient le mérite de médiatiser les inquiétudes d'une partie du peuple chrétien (c'était particulièrement vrai pour l'affaire Williamson), ils me semblaient moins porteurs d'avenir, parce que justement contenant déjà la réponse à leurs propres questions ou invitant les destinataires du message à suivre une démarche déjà préétablie et de type plutôt revendicatif. Je pense que vos questions sont sur un autre registre.

Je vais essayer de répondre à votre courrier en regroupant certaines des questions.

1 - Parmi les questions qui vous tiennent le plus à cœur pour l'avenir de l'humanité et sur lesquelles vous seriez prêts à vous battre, quelles sont celles que vous désigneriez en priorité ?

- La question est plus difficile qu'il n'y paraît, car nous sommes entrés dans un monde qui change de plus en plus vite, et, qui plus est, un monde d'incertitudes : pour le dire rapidement, demain vont nous tomber dessus des problèmes qu'on n'imagine pas aujourd'hui. Néanmoins, il faut essayer de voir dans le présent les dangers potentiels de demain. Je prendrai deux thématiques qui me semblent prioritaires.
- Le changement climatique est devenu une préoccupation première pour un certain nombre de chrétiens (voir la campagne "Noël autrement" 2009), mais il faudrait prendre garde : s'agit-il du "sauvetage de la planète" comme on l'entend partout, ou du "salut de l'homme", cœur du dessein divin pour les chrétiens : on va peut-être se rendre compte rapidement qu'on peut "sauver la planète" en perdant de vue l'homme, et en premier le plus fragile, le plus faible, le plus exposé. C'est néanmoins, me semble-t-il, une des priorités : prendre en compte la raréfaction des biens gratuits que nous offrait la nature et rester vigilant - la figure du veilleur est une figure éminemment biblique - au devenir de l'humain dans les probables violences que cette rareté va engendrer. Ceci n'est pas à séparer des rapports Nord-Sud et nous avons peut-être déjà un aperçu de ces violences avec les migrations tragiques des Africains voulant rejoindre notre continent en traversant la Méditerranée par tous les moyens. L'accueil réservé par l'Europe aux migrants en général me semble un souci d'inquiétude légitime et c'est peut-être l'anticipation de ce que nous allons vivre avec les réfugiés climatiques.
- Autre priorité, l'avenir de l'homme face au développement des technologies bio-médicales : la procréation et la fin de vie en sont bien évidemment les aspects prioritaires. Questions difficiles souvent, mais où un avenir humain de l'humanité est engagé. Le clonage humain est provisoirement écarté, mais la possibilité de sortir d'une vision de l'homme où la différence (entre autre sexuelle) est la source même de la richesse de l'humanité est ouverte : remplacer une anthropologie où "l'autre", le "différent" est premier par une conception dans laquelle "l'identique" ou "le même" sont au centre me semble conduire à une négation de notre humanité. Il ne s'agit pas de stigmatiser telle orientation sexuelle, mais de réaffirmer ce qui est au cœur d'une certaine vision de l'homme et de son humanité : la différence fait la richesse. Accepter les modes de "procréation" où cette différence est niée ou dénaturée me semble emmener l'humanité sur une pente dangereuse. La loi française nous protège de certaines dérives, mais pour combien de temps, et quid de la législation européenne dans ce domaine ?

La combinaison des biotechnologies, des nanotechnologies et des techniques de l'information et des communications nous laissent entrevoir ce que certains appellent déjà un "post-humanisme" qui risque fort de n'être plus seulement post-humain, mais tout simplement inhumain. Ce n'est peut-être pas à l'horizon 2010, mais ne commençons-nous pas à raisonner à l'horizon 2050 en matière de changement climatique ? Ces êtres hybrides, greffés de puces informatiques et autres prothèses, ne sont peut-être pas si loin de nous : pourra-t-on encore parler d'hommes et d'humanité ? Pour en revenir à la procréation, le projet de "mères porteuses" n'est-il pas une anticipation de cette "externalisation de la gestation" accomplie avec l'utérus artificiel que l'on nous promet pour demain ? La négation de l'humain par la négation du corps est un autre volet des risques que nous font courir les technologies biomédicales.

2 - En quoi l'Évangile, la Parole de Jésus éclairent-ils ces questions et peuvent-ils apporter un souffle, une force pour l'avenir ? Avez-vous aussi d'autres sources ?

Votre question me met un peu mal à l'aise, pour plusieurs raisons :

- Tout d'abord, pourquoi la référence exclusive à l'Évangile ? Pour moi la Bible est un tout, et je ne sépare pas le premier testament du nouveau : les prophètes bibliques me "parlent" autant que les textes du nouveau testament (le manque de prophétisme souvent reproché à l'église catholique a peut-être une de ses racines dans un manque de tradition vétérotestamentaire et, c'est peut-être un détail, mais je n'ai jamais compris pourquoi l'écoute de l'Évangile pendant la messe nécessitait plus la station debout que l'écoute des autres textes, ni pourquoi certains diocèses distribuent à leurs fidèles des exemplaires du nouveau testament sans le premier – il est vrai nettement plus lourd en termes d'édition). Sans enracinement dans le premier testament, la foi chrétienne est un arbre qui risque de dépérir, Vatican II et certains textes qui ont suivi (par exemple " Le peuple juif et ses saintes écritures ") l'ont bien mis en évidence, mais 2000 ans d'une histoire conflictuelle entre juifs et chrétiens, laissent des traces, malgré la condamnation par l'église de la dérive marcioniste.
- Autre source de malaise, l'expression "la Parole de Jésus" laisse à penser que l'important du nouveau testament se situerait dans les "belles phrases" (par exemple les "béatitudes") que Jésus aurait prononcées. La Parole de Dieu, si on la met en perspective avec l'ancien testament (en particulier à la Genèse et les Prophètes) prend un tout autre relief qu'un simple texte lu dans un livre, aussi saint soit-il, mais se comprend comme force agissante – Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fût – , force de transformation, de conversion d'une liberté qui répond à Sa Parole. Il me semble que la " Parole de Dieu devenue chair " selon l'expression de St-Jean est autrement plus " parlante " - pardonnez-moi le jeu de mots – que la " Parole de Jésus ".
- Si, pour moi, il y a éclairage par la lumière de l'Évangile, cette lumière vient du Verbe de Dieu devenu chair, mais surtout – il faut lire les évangiles en partant de la fin - de la croix du Christ, qui nous révèle totalement qui est le Père, qui est le Dieu qui inspire les disciples de Jésus le Christ, un Dieu qui nous laisse totalement libre de notre réponse à son offre de divinisation, de libération, mais qui ne nous donne pas de solutions aux questions posées par l'avenir de l'homme et, j'ai envie de dire, qui nous laisse aussi démuni que tout autre homme, croyant ou non. Ne cédon pas à l'illusion qu'ajouter l'adjectif " catholique " ou " chrétien " à nos actions ou à nos œuvres nous donnerait de meilleures solutions qu'aux autres hommes, tout juste peut-être un peu de souffle, comme vous le suggérez (cela n'interdit pas les initiatives " chrétiennes " , je pense aux Cercles de silence initiés par la fraternité franciscaine).
- S'il y a un souffle, une force, ils sont peut-être dans cette liberté donnée, cette liberté à laquelle nous sommes appelés (Saint-Paul), liberté qui peut nous éviter - en partie seulement - de tomber dans l'idolâtrie : l'idolâtrie de nos structures, celle de notre connaissance ou de notre science, celle de notre toute-puissance technique, et pour finir l'idolâtrie de l'homme lui-même. Le souffle de Dieu comme antidote à l'idolâtrie naturelle de l'homme, c'est une image à laquelle j'adhère : Dieu " passe son temps " à nous sauver de notre idolâtrie, à nous sauver de nous-mêmes, mais jamais sans notre consentement. Pour moi, l'éclairage de la bible dont vous parlez se " limite " à cela, mais c'est déjà beaucoup !

3 - Pour vivre ce souffle et cette espérance, qu'est-ce qui vous semble faire difficulté aujourd'hui au sein de l'Église catholique ? Quelles seraient vos attentes et vos propositions ?

- Je dirai : vaste sujet ! je dois avouer, au passage, que je suis de ces chrétiens que Simone WEIL appelait, je crois, les chrétiens du seuil, ceux qui restent près de la porte, mais ont du mal à la pousser (ils sont apparemment de plus en plus nombreux : selon un récent sondage, seulement 5% des catholiques participent à l'assemblée du dimanche, sans doute pour des raisons très diverses...).
- Première difficulté : tout le monde ne met pas la même chose sous le mot Église. S'agit-il de l'institution catholique, s'agit-il du Vatican, s'agit-il de la hiérarchie pape, évêques et prêtres ? Quid des autres églises chrétiennes ? Est-ce que l'on continue à penser, comme Pie XII dans son encyclique *Humani generis*, que Corps mystique du Christ et Église catholique romaine sont une seule et même chose ? L'ambiguïté, encore présente dans les textes de Vatican II mériterait d'être levée, sans quoi l'on risque, comme vous le dites, d'être dans un surplomb présomptueux, déjà vis-à-vis des autres confessions chrétiennes.

- Autre difficulté – et l'on est déjà dans un problème de langage que j'aborderai plus loin – les mots charité ou même amour sont totalement incompris, voire pervertis. L'air que l'on respire dans certaines églises et communautés baigne encore dans un sentimentalisme - peut-être pas aussi marqué que le dolorisme sulpicien - totalement étranger à la foi chrétienne. Marie-Christine BERNARD le dit mieux que moi : " [...] dans la culture ecclésiale, le vocabulaire de l'amour indexé sur le registre sentimental, s'est fait entendre comme appel à de (fameux) bons sentiments. L'invitation à aimer est devenue l'indicateur d'une sorte de guimauve relationnelle [...] " d'où il résulte une incapacité des prêtres, religieux et laïcs à reconnaître et traverser les conflits. Et cela a des conséquences plus graves qu'on ne peut le soupçonner.
- L'une de ces conséquences : chez bon nombre de responsables ecclésiastiques, y compris au plus haut niveau, l'accent est majoritairement mis sur la continuité ecclésiale, la continuité théologique, sans envisager un instant qu'il y a aussi des ruptures – Vatican II en était une à sa façon - , et qu'elles ne sont pas nécessairement en contradiction les unes avec les autres. Continuité et rupture sont les deux éléments nécessaires au mouvement et à la tradition dans le meilleur sens du mot. Qui, mieux que des chrétiens devraient être sensible à cette ambivalence rupture/continuité, eux dont la foi est en continuité avec la foi juive, mais en même temps a provoqué une rupture avec le peuple qui l'a portée ? Comme le dit très bien Robert SCHOLTUS : "*Je ne choisirai pas entre une herméneutique de la continuité et une herméneutique de la rupture, car l'une et l'autre sont constitutives du processus de transmission de la tradition*". Les crises successives, dont la dernière sur la béatification de Pie XII, dans lesquelles se débat la gouvernance du Vatican n'y sont sans doute pas totalement étrangères. La fixation obsessionnelle sur la continuité, dont la conséquence est une unité de façade - elle fait penser à celle affichée par les partis politiques qui masquent leurs divergences internes sous le terme de "richesse des différentes sensibilités" et suggère que l'église catholique fonctionne comme un parti, un syndicat ou une association – aboutit à la crise actuelle.
- Autre difficulté, la tendance à faire du texte biblique un code de bonne conduite, une morale, une éthique, voire un catalogue de recettes, conséquence fâcheuse, mais peut-être logique de la réduction de l'expression "Parole de Dieu" aux écrits compilés par les témoins de l'époque, et parallèlement la tendance à sacraliser le texte dans une lecture trop littérale. Là encore, je citerai Robert SCHOLTUS : "*En transformant la foi chrétienne en religion d'observance, en morale de la loi ou en éthique de l'engagement, en dissolvant la mystique dans le rituel, les clercs ont détourné les croyants de la sagesse évangélique [...]*". Mais on aborde déjà là ce que je pense être la difficulté principale, à savoir la question de l'intelligibilité du message biblique et évangélique.

En effet, ce qui me semble le plus faire difficulté aujourd'hui, c'est que le message de l'église catholique - comme celui des autres églises - et par conséquent le message de l'Église du Christ est devenu totalement incompréhensible, comme le suggère Christoph THEOBALD : "*Le message chrétien est devenu inaudible ou illisible. Tous les mots - qui balisent le discours chrétien - sont en effet soumis à des malentendus ; leur sens souvent technique n'est plus accessible et doit être retrouvé à partir de ce qu'ils désignent sur le plan de l'expérience humaine*". Je ne crois pas, comme certains groupes de chrétiens récemment mobilisés, que l'essentiel soit dans le fonctionnement de l'institution (plus démocratique, plus féminisée, moins vaticane, etc.), même si cela a son importance. Je pense que l'essentiel à accomplir par nous est le renouveau du langage chrétien en même temps que le renouveau de notre théologie.

- Une nouvelle théologie ? Tout dépend du sens que l'on donne à l'expression. En 1950 (pontificat de Pie XII), le futur cardinal Henri de LUBAC est écarté de l'enseignement pour "diffusion de la théologie nouvelle", celle qui allait justement commencer à émerger à Vatican II : Jean XXIII avait moins peur de la "nouvelle théologie" que beaucoup de pasteurs d'aujourd'hui !

Théologie nouvelle ou plutôt renouveau de la théologie, non pas au sens où l'on inventerait une nouvelle religion, une nouvelle foi, mais au sens de nouvelle expression de la foi compréhensible par les hommes et les femmes d'aujourd'hui. Quel sens ont aujourd'hui pour un chrétien comme pour quelqu'un d'extérieur qui voudrait se rapprocher du christianisme, quel sens ont les mots : résurrection, création, trinité, rédemption, royaume de Dieu, vie éternelle ou salut ? des notions très floues bien souvent tirées du catéchisme de l'enfance, amenant souvent à des contre-sens parce que sans rapport avec notre expérience humaine et ne tenant pas compte du profond changement culturel qui s'accomplit dans nos sociétés.

Entendons-nous bien, quand je dis renouveau de la théologie, il ne s'agit pas uniquement et pas prioritairement de la théologie enseignée dans les facultés (elle a sa place), mais il s'agit de notre vision du Dieu chrétien, qui Il est pour nous et peut-être surtout qui Il n'est pas ("*Dieu n'est pas*

ce que vous croyez " nous dit Jean-Marie PLOUX) ! Je redécouvre en ce moment un petit livre écrit par un prêtre de ND de Paris trop tôt disparu dans un accident en 1963 : Jean STEINMANN. Il posait déjà cette question il y a près de 50 ans, et commençait une de ses dernières conférences par la question " quel Dieu ?". J'ai l'impression que, même après Vatican II, le renouveau liturgique et la messe en français..., la question demeure : quel Dieu ?

- Vous écrivez à propos de ce concile, qu'il initiait une transformation à peine amorcée. Il est certain que le concile abordait essentiellement les rapports de l'église catholique et du monde (mis à part la réforme liturgique, on y a surtout fait de l'écclésiologie) et il est non moins vrai que cette transformation des rapports église catholique/monde est loin d'avoir accompli les espérances que l'on y avait mis. Mais la raison n'est-elle pas justement dans l'absence - ou quasi absence - de redéfinition, de réécriture de notre théologie, de notre vision du Dieu chrétien. Quel type de rapport l'Église peut avoir avec le monde si nous ignorons largement qui est le Dieu en qui nous mettons notre confiance et quel type de relation, quelle Alliance - pour utiliser le vocabulaire biblique - Il nous propose? Que représente ce Jésus de Nazareth dont on nous raconte la vie ? Un héros, un modèle, un maître ? Et qui est ce Christ qui s'est substitué ou rajouté au Jésus de l'histoire ? Ce Christ appelé tantôt fils de l'homme, tantôt fils de Dieu, ou même Verbe, Parole de Dieu ? Sans cette " re-théologisation " en lien avec notre expérience, comment aborder la question des rapports des disciples du Christ avec le monde ?" *Vous n'êtes pas de ce monde , mais je vous ai envoyé dans le monde* " : difficile phrase de l'évangile de Jean qu'il nous faut reprendre.

Vatican II n'était pas, me semble-t-il, un concile théologique au sens où l'étaient les conciles des débuts du christianisme comme Nicée, Constantinople ou Chalcédoine, et peut-être ne pouvait-il pas l'être ou n'était-ce pas souhaitable. Bien sûr, des théologiens de premier plan l'ont préparé ou y ont participé, les CONGAR, de LUBAC, CHENU, RAHNER, URS von BALTHAZAR, etc., mais ils traitaient les sujets choisis pour ce concile : *Lumen Gentium* sur l'Église, *Sacrosanctum concilium* sur la liturgie, *Gaudium et spes* sur l'Église dans le monde de ce temps, etc. Je ne sais pas si, comme le proposent certains, il faut souhaiter un nouveau concile, mais toujours est-il qu'un gros travail théologique attend, me semble-t-il, non seulement les théologiens et les pasteurs – pour faire au moins de la vulgarisation au bon sens du mot - , mais aussi l'ensemble du peuple chrétien. Comme le dit Christoph THEOBALD : "*Le concile Vatican II laisse une image contrastée et attachante, mais une image brouillée. [...] Une connaissance parcellaire et par thèmes d'un ensemble de textes [...] n'a pas permis que s'en dégage une image à la fois globale et suffisamment précise pour permettre une conversion évangélique en profondeur des mentalités* ". C'est à cette nécessaire conversion que nous devons consacrer nos énergies, conversion qui nécessite un renouvellement de notre théologie et de notre langage ou au moins, un encrage des mots de la foi chrétienne dans l'expérience des femmes et des hommes d'aujourd'hui.

- Certains ont déjà avancé sur ce chemin, je citerai en plus des noms évoqués plus haut et à des niveaux très différents d'approche et de mode d'expression (il n'y a pas que des théologiens) : Maurice BELLET, Rémi BRAGUE, Bernard FEILLET, Sylvie GERMAIN, Véronique MARGRON, Joseph MOINGT, Bernard SESBOUË sans oublier ceux qui nous ont quitté : Paul BEAUCHAMP, Bruno CHENU, Pierre GANNE, Adolphe GESCHÉ, Marcel LEGAUT, Jean SULIVAN, etc. ; j'y ajouterais volontiers dans la tradition protestante Dietrich BONHOEFFER, Lytta BASSET, Daniel MARGUERAT, et d'autres que j'oublie ; comme vous le soulignez, les chrétiens ne sont pas propriétaires de la vie qui nous est donnée : je suis tenté de rajouter à ces noms ceux de " frères aînés dans la foi " comme André NEHER, Abraham HESCHEL, Ety HILLESUM, et pourquoi pas ceux d'incroyants comme Erri de LUCA, qui, tous, nous apportent une lumière sur le mystère du Dieu de la Bible, parce qu'ils en parlent comme l'expérience personnelle de femmes et d'hommes d'aujourd'hui. Mais quels sont les " retombées " dans le peuple chrétien de ces " penseurs de Dieu " ? Pour le dire brutalement, quel rapport entre leur parole et certains prêches du dimanche ? J'ai peur qu'un abîme ne les sépare...malgré Vatican II.
- J'ai un peu l'impression, en terminant ma lettre, de ne pas totalement répondre à votre question " Et si l'Église se faisait conversation avec la société ? ". Peut-être parce que j'ai le sentiment de me situer d'abord dans la société des hommes avant de me sentir d'Église, mais aussi parce que cette phrase - bien que prononcée par Paul VI - , me semble un peu en deçà de la mission de l'Église. Bien sûr, les églises chrétiennes ne sont pas là pour se contempler, affirmer leur puissance, se compter, et ne doivent pas fonctionner en circuit fermé, elles sont au service des hommes, de tous les hommes à commencer par les plus faibles et si c'est le sens de votre question, j'en suis totalement d'accord. Mais " se faire conversation avec la société " ne me semble pas à la hauteur du message biblique et évangélique. Bernard FEILLET le dit très bien : " Prendre au sérieux le devenir spirituel de l'humanité et en chaque être l'achèvement du mystère de Dieu "

devrait être une priorité pour l'Église, pour les églises. Mais je n'attends pas de l'église catholique ou d'une autre église qu'elle réponde à ma place aux questions des hommes d'aujourd'hui, questions que tous les hommes de bonne volonté se posent et dont ils ont à trouver, ensemble, les solutions. La seule chose que j'attends de l'Église, c'est qu'elle contribue à me révéler le mystère de Dieu qui est indissociable du mystère de l'homme, qu'elle prenne la parole chaque fois que l'humanité de l'homme est en danger, c'est à dire chaque fois que Dieu est nié dans son image. " Mettre Dieu au monde " en révélant l'homme à lui-même, telle est, pour moi, la mission prophétique de l'Église et cela suffit grandement : la tâche est immense.

Cordialement.

P. L.